Document généré le 15 juil. 2025 01:26

Culture

La parole inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain, par Louis-Jacques DORAIS, Paris : Peeters, SELAF 354, 1996, 331 pages (broché)

Nicole Tersis

Volume 17, numéro 1-2, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1084040ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1084040ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Tersis, N. (1997). Compte rendu de [*La parole inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*, par Louis-Jacques DORAIS, Paris : Peeters, SELAF 354, 1996, 331 pages (broché)]. *Culture*, *17*(1-2), 127–130. https://doi.org/10.7202/1084040ar

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

l'homme, statut féminin amélioré par le mariage et la maternité, subordination dans le patrilignage des cadets aux aînés. « En dépit de sa simplicité archaïque [...] l'habitat de nomades obéit à un plan humain concerté » (p. 159). L'installation indépendante des ménages polygames, que viennent briser les transhumances d'hivernage qui concourent à faire converger les segments lignagers vers le rassemblement annuel, témoigne toutefois d'une société de plus en plus marquée par l'individualisme.

Seule la filiation paternelle est le fondement des droits sociaux. Dans ce système très simple de type Seneca se dessinent les principes de la descendance unilatérale : la différence de sexe donne naissance aux lignées et à cette division caractéristique des parents en parallèles et en croisés. Des traitements différents sont réservés aux diverses catégories de parents réels et classificatoires. On y retrouve les oppositions et les équilibres caractéristiques d'une société africaine patrilinéaire. L'auteure en donne de nombreux exemples détaillés. Le naturel de la relation mère-enfants contraste avec les rapports rigides avec le père qui prennent la forme d'évitement et d'interdits. La paternité physiologique ne revêt qu'une importance secondaire en regard de la paternité sociale qui entraîne des conséquences socio-économiques capitales, notamment en matière d'héritage du bétail. Une mentalité fortement patricentrique et un accaparement des rôles par le patrilignage conduisent à des contradictions entre le système de parenté d'une part, les comportements d'autre part. Endogame, le patrilignage circonscrit dans les limites de son contrôle son patrimoine en bétail, en fils et en filles. Si la coutume ancienne limite les droits féminins en matière d'héritage dans un système agnatique, l'influence de l'islam a contribué, non sans résistance des *Wodaabe*, à l'évolution du statut féminin dans le système successoral. Là comme ailleurs, l'islam est interprété plus que suivi à la lettre. L'absence de règles garantissant aux coépouses des traitements égalitaires, la liberté de mœurs et la facilité de dissolution des mariages expliquent que les mariages successifs soient plus fréquents que la polygynie.

Malgré l'esprit d'indépendance si caractéristique du nomade peul, le *worso*, rassemblement annuel de la fraction, témoigne de la cohésion du segment de lignage et du désir de chacun d'y rester incorporé. Dupire en fait l'objet de la troisième partie de son livre. Le rassemblement s'avère une occasion de régler les différents et de préparer les nouvelles alliances, mais aussi une occasion de bombance, de danse et de libertinage où rien toutefois n'est laissé au hasard comme le montre le respect, en toutes choses, du principe hiérarchique. La quatrième partie, qui tient aussi lieu de conclusion, porte sur la structure lignagère et les rapports entre les lignages apparentés. Les rapports interlignagers sont, en principe, calqués sur ceux de la parenté, c'est-à-dire de subordination d'après l'ordre supposé des naissances des ancêtres et de cousinage croisé. La parenté lignagère repose bien plus sur une homogénéité culturelle que sur des liens généalogiques, toujours hypothétiques. Le marquage du bétail par incision apparaît comme un trait culturel traduisant la structure de la société nomade. Symbole d'appartenance lignagère, il permet aussi de saisir le processus de segmentation du lignage par l'adoption d'une marque dérivée et d'un nouveau nom. Chaque segment lignager ou fraction constitue une unité de nomadisation. Les Peuls nomades répugnent à accepter un commandement qui va au delà de celui de leur fraction. On comprend la difficulté pour l'administration coloniale de l'époque et gouvernementale actuelle de rattacher les campements à des unités de commandements tels que des villages et des départements. L'autorité judiciaire s'efface devant l'autorité morale et le prestige d'un chef. De plus, chez les Wodaabe du Niger, les classes d'âge ne seraient qu'une forme dégradée de l'organisation autrement plus structurée que l'on peut trouver dans d'autres sociétés africaines. En somme, comme en conclut Dupire, « à tous les niveaux de la vie sociale [...] se manifeste un besoin de classification ordonnée [...]. [Toutefois], cette structure se montre dans la réalité plus symbolique que réelle, plus voulue que vécue » (p. 325). La farouche indépendance des *Wodaabe* en viendrait à miner les fondements de leur propre organisation fonctionnelle.

❖ *La parole inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*, par Louis-Jacques DORAIS, Paris : Peeters, SELAF 354, 1996, 331 pages (broché).

Par Nicole TERSIS

LACITO-CNRS

L'ouvrage de Louis-Jacques Dorais présente une « synthèse des connaissances actuelles sur la géographie, l'histoire, les caractéristiques linguistiques, la sémantique, la sociologie et l'anthropologie de la langue des Inuit de l'Alaska au Groenland », qui ne s'adresse pas seulement aux spécialistes mais s'ouvre à un large public.

S'appuyant à la fois sur son expérience personnelle, plus de vingt-cinq ans de pratique de la langue inuit du Québec oriental, et sur une somme de documents historiques, sociologiques et linguistiques, comme en témoigne l'abondante bibliographie, l'auteur nous livre un ensemble de données importantes avec le souci constant de replacer la langue et la culture inuit dans leur histoire et de poser la question de leur avenir incertain dans la société contemporaine.

L'ouvrage réunit en une dizaine de chapitres une présentation historique du peuple inuit, suivie d'une description linguistique incluant la répartition des différents parlers inuit, dans le temps et l'espace, et leurs caractéristiques phonologiques, syntaxiques, sémantiques et ethnolinguistiques ; l'auteur aborde pour finir la situation sociolinguistique dans l'Arctique en faisant une analyse minutieuse et quantitative de trois zones représentatives du domaine inuit, le Groenland, le Canada et l'Alaska.

Après un bref rappel du mode de vie et de l'isolement des Inuit avant l'arrivée des Européens, Louis-Jacques Dorais fait l'historique, région par région, des contacts extérieurs qui vont s'imposer à partir du 18e siècle dans l'Arctique en insistant sur les conséquences considérables à la fois économiques, politiques et culturelles qui s'ensuivront et qui explicitent la situation d'aujourd'hui.

L'histoire de ces contacts se ressemble d'une région à l'autre, elle se caractérise par la christianisation systématique des Inuit, le développement de l'alphabétisation et de la scolarisation, l'implantation de missions religieuses et de comptoirs commerciaux (postes de pêche et de traite de fourrure). Les Inuit, traditionnellement peuples de chasseurs-cueilleurs, passent d'une société quasi autarcique à une économie de marché, ils se sédentarisent progressivement et se voient interdire leurs croyances chamaniques ancestrales.

L'évolution se fait de façon plus ou moins brutale, c'est une « acculturation contrôlée » par les Danois au Groenland, une « acculturation précoce » en Alaska, ou encore une acculturation progressive au Canada. Parallèlement, on assiste à l'expansion démographique de la population avec une estimation, en 1991, de 143,500 Yupit et Inuit dont 50,000 vivent au Groenland, 49,000 au Canada, 42,800 en Alaska et 1,700 en Russie. L'auteur montre à la fois le processus destructeur et étendu de l'acculturation, la dépendance économique et politique des Inuit s'installant peu à peu et, en même temps, la résistance et la vitalité d'un peuple qui va s'organiser, surtout dans les années 1970, pour revaloriser sa culture et revendiquer une autonomie politique.

Louis-Jacques Dorais envisage ensuite la situation linguistique de la famille eskaléoute (eskimo-aléoute) sous plusieurs aspects : la répartition géographique et démographique des groupes linguistiques de la Sibérie au Groenland, l'élaboration des hypothèses sur les origines de la famille eskaléoute, l'histoire des migrations ayant abouti au peuplement du continent nord-américain, enfin, la comparaison phonologique et grammaticale des parlers inuit.

Différents auteurs s'accordent pour diviser la famille eskaléoute en deux branches : aléoute et eskimo. La branche aléoute (îles Aléoutiennes, îles du Commandeur et îles Pribilof) ne comprend qu'une seule langue. La branche eskimo, la plus importante, se subdivise en trois groupes, sirenikski (Russie), yupik (Russie, Alaska), inuit (Alaska, Canada, Groenland).

Le sirenikski n'a plus que deux locuteurs. Le groupe yupik (18,175 locuteurs) comprend quatre langues : yupik naukanski (Russie), yupik sibérien central (Russie), yup'ik central (Alaska), yupik alutiiq (Alaska). Le groupe inuit (79,000 locuteurs) est le plus étendu dans l'espace ; il se divise en quatre principaux ensembles, l'inupiaq de l'Alaska, l'inuktun du Canada occidental, l'inuktitut du Canada oriental, le kalaallisut du Groenland. Ces ensembles se subdivisent en seize dialectes auxquels il faut ajouter trente-huit sous-dialectes. On pourrait évidemment se demander s'il convient de garder l'appellation de dialectes plutôt que de langues dans cette répartition.

Le bilan chiffré de ce continuum linguistique a également pour but d'évaluer ses chances de survie. Le groupe des langues inuit (surtout celles de l'Arctique oriental canadien et du Groenland) est le plus vivant ainsi que le yup'ik central d'Alaska et le yupik sibérien central de l'île St-Laurent. Certains parlers sont par contre en voie d'extinction, le sirenikski, l'aléoute, le yupik naukanski (Russie), le yupik alutiiq (Alaska), certains parlers inupiaq (Alaska), l'inuktun siglitun (Canada), et l'inuttut (Labrador).

En l'absence de trace écrite remontant au delà de deux à trois siècles, plusieurs hypothèses ont été proposées pour établir la parenté des langues eskaléoutes. Après avoir considéré que ces langues avaient des liens avec la famille indo-européenne, les hypothèses actuelles supposent que les langues eskaléoutes sont originaires d'Asie et qu'elles partagent un substrat

commun avec les langues des familles ouralienne et altaïque, peut-être même avec le japonais et le coréen. Leurs affinités avec les langues paléosibériennes viendraient plus de leurs contacts géographiques que de leur véritable parenté.

Les recherches récentes ont proposé une reconstruction du protoinuit puis du protoeskimo à partir de la comparaison des langues inuit et yupik, « les formes les plus complexes ont été considérées comme les plus archaïques ». « Plus de 2000 termes communs à tous les parlers yupik et inuit ont été recensés ». Les recherches se poursuivent sur l'ancêtre hypothétique de l'eskimo et de l'aléoute.

L'étude comparative des différentes zones linguistiques amène Louis-Jacques Dorais à faire ressortir l'unité fondamentale du continuum inuit, malgré sa diversité apparente.

Le lexique est commun à 90% avec une exception celui du Groenland oriental qui, pour des raisons culturelles, a diversifié son vocabulaire. Les phonèmes sont peu nombreux, il existe trois voyelles et les consonnes se répartissent en quatre ordres bilabial, apical, vélaire et uvulaire qui ne distinguent pas d'opposition sourde/sonore, à l'exception de la latérale. La structure grammaticale, identique pour tous les parlers, est regroupée autour de deux grandes catégories : les nominalisateurs, proches des noms, avec leur déclinaison, et les mots événementiels, proches des verbes, avec un référent unique ou double et la présentation de huit à dix modes.

C'est à partir de quelques domaines privilégiés tels que le corps humain, l'espace et le temps, la numération, la désignation des réalités nouvelles, que Louis-Jacques Dorais nous donne un aperçu des possibilités d'analyses sémantiques et ethnolinguistiques qui sont très prometteuses. Grâce à son haut degré de motivation, la structure analytique de la langue explicite elle-même le sens de son lexique et révèle ainsi les perceptions sous-jacentes à l'organisation linguistique. La langue a donc tous les moyens d'intégrer les réalités nouvelles par une création lexicale florissante sans avoir nécessairement recours à l'emprunt.

L'existence d'une tradition orale abondante et la présence de plusieurs niveaux de langage, langue courante, langue sacrée des chamanes, langue poétique, nous révèlent toutes les ressources non encore totalement exploitées qu'offre la culture inuit.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Louis-Jacques Dorais procède à une analyse sociolinguistique détaillée du bilinguisme, de l'alphabétisation, de l'enseignement et du statut de la langue, pour chaque région, en soulignant l'effort des organismes inuit et des gouvernements pour la sauvegarde des langues autochtones. Il en ressort que la transcription de ces langues, de tradition exclusivement orale, a commencé au 18e siècle et qu'elle s'est faite soit en alphabet latin au Groenland, au Labrador, dans l'Arctique occidental et en Alaska, soit en alphabet syllabique dans l'Arctique oriental, la région de Baffin et l'ouest de la baie d'Hudson. L'alphabétisation s'est pratiquement répandue actuellement dans tous les territoires. Une littérature en langue inuit s'est même développée au Groenland dès la fin du 19e et elle commence à voir le jour au Canada ; elle est inexistante en Alaska où l'usage de la langue anglaise est généralisé. L'apparition de la radio est venue concurrencer l'écriture en devenant l'un des moyens « d'expression privilégiée pour la langue inuit » dans tout l'Arctique.

Quant au bilinguisme, il concerne presque tous les Inuit. Il est évident que la situation linguistique contemporaine découle des circonstances historiques et des rapports économiques et politiques instaurés par les Européens créant ainsi une situation de diglossie défavorisant souvent les langues autochtones, sauf au Groenland où le kalaallisut est la langue officielle et la langue d'enseignement depuis le 18e siècle.

L'Alaska et l'Arctique occidental ont été les plus touchés par la scolarisation en anglais qui a abouti à la disparition des langues aléoute, yupik, inupiaq et inuktun siglitun, malgré les tentatives effectuées pour leur sauvegarde. En Arctique oriental, la scolarisation en anglais, souvent plus tardive, a préservé la vitalité de l'inuktitut, mais la langue du Labrador est en voie de disparition. La langue inuktitut est prioritaire mais n'a pas de reconnaissance officielle. Il en est de même pour les langues des Territoires du Nord-Ouest du Canada qui ont leur place dans de nombreuses instances sans être véritablement officielles.

En dressant le vaste panorama des études passées et présentes sur la société et la langue inuit, Louis-Jacques Dorais nous laisse également entrevoir les domaines de recherche qui pourraient être considérablement développés ou réinterprétés afin de se mettre au plus près de la pensée inuit. Je pense en particulier à l'analyse linguistique qui pourrait être grandement renouvelée, à condition de consentir à la faire sortir du carcan des notions indo-européennes dans lesquelles on l'a maintenue trop souvent, jusqu'à

présent, en occultant la spécificité de ces langues. Les perspectives sémantiques et ethnolinguistiques demanderaient à être plus largement explorées car leur apport serait fondamental pour la compréhension du système cognitif des représentations inuit et elles nous permettraient ainsi d' « écouter » véritablement la « parole inuit ».

Cet ouvrage, par l'ampleur de sa documentation et par la synthèse minutieuse qu'il réalise d'un bout à l'autre de l'Arctique, est incontestablement un ouvrage de référence. Il nous donne une vue globale très appréciable du domaine inuit tout en mettant en valeur la profonde unité de cet ensemble linguistique et la richesse inestimable de la parole inuit, seule à pouvoir nous transmettre encore une certaine conceptualisation du monde, malgré les menaces qui pèsent sur sa survie.

❖ *Peuples des Grands Nords. Traditions et transitions*, par Anne-Victoire CHARRIN, Jean-Michel LACROIX et Michèle THERRIEN, directeurs, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1995, 351 pages, 130 FF (broché).

Paul Charest

Département d'anthropologie, Université Laval

Comme bien d'autres ouvrages collectifs, ce volume est issu d'un colloque, celui-ci organisé par le Centre d'Études Canadiennes de l'Université de Paris III et ayant eu lieu à l'UNESCO en mars 1993 sur le thème « Les peuples des Grands Nords (Sibérie/ Amérique /Europe) : Traditions et transitions ». Dans l'Avant-Propos signé par Jean-Michel Lacroix, on peut lire que « L'originalité de cette rencontre, qui s'est déroulée dans le cadre de l'*Année internationale des populations autochtones*, a été sans conteste de dépasser les débats devenus classiques sur les Autochtones et de permettre l'interaction féconde des représentants des régions circumpolaires de l'Arctique et du Subarctique par-delà les appartenances à des ensembles nationaux ou régionaux dominés par des systèmes politiques différents » (p. 11) . Ainsi, une quarantaine « d'étrangers » sur 200 participants « honorèrent » les organisateurs de leur présence. Pour ce qui est des contributions à l'ouvrage qui comprend 26 textes au total, 12 concernent la Sibérie, 10 le Canada, deux l'Alaska, une le Groenland et une la Scandinavie. Huit d'entre elles sont attribuables à des Autochtones.

À la lecture de l'ouvrage on peut se demander si ses responsables n'ont pas quelque peu perdu le nord. En effet quatre des contributions, toutes concernant le Canada, n'ont rien à voir avec le Grand Nord. En effet, il ne faut pas être très fort en géographie pour savoir que Toronto (texte de Bobiwash), Vancouver (texte de Mauzé) et la Baie Georgienne du lac Huron (texte de Navet) ne se situent pas dans le Grand Nord canadien. Quant au quatrième texte (Lacroix), il traite des États-Unis et du Canada en général. Cette confusion géographique découle du fait que les organisateurs considèrent le Canada en son entier sur le même pied que la Sibérie, l'Alaska, le Groenland et le nord de l'Europe (Therrien p. 245). Cette vision est cependant contredite par une carte présentée au tout début qui ne comprend et ne nomme que l'Arctique canadien à l'intérieur du 60° de latitude. Cela exclut de facto les peuples du Subarctique canadien (v.g. groupes dènès et algonquiens) et de fait les six autres textes touchant le Canada ne traitent que des Inuit. Alors pourquoi avoir retenu des groupes dont la localisation se situe beaucoup plus au sud dans les aires culturelles du Nord-Est et de la Côte Nord-Ouest ? Pourquoi par ailleurs ne pas avoir inclus des peuples du Subarctique canadien dont le milieu naturel et les modes d'adaptation se rapprochent de ceux de Sibérie, même si ils sont localisés un peu au-dessous du 60° ?

Le volume comprend trois parties avec un nombre à peu près égal de contributions, précédées d'intitulés longs et plutôt curieux : « Un Autochtone ne vient jamais seul à un colloque, il vient accompagné des siens » ; « Lorsque nous, Autochtones, prenons la parole, il est difficile de croire que l'on veuille nous écouter » ; et « Du bon usage de la culture ». Comme il est habituel pour les ouvrages collectifs, son contenu est très inégal, la première partie étant la plus faible mélangeant les témoignages, les récriminations et les plaidoyers *pro domo* d'Autochtones, de fonctionnaires et d'universitaires. Le texte de Raïssa Efremova est représentatif des doléances des Autochtones de Sibérie qui ressemblent à s'y méprendre à celles auxquelles les Autochtones canadiens nous ont habitués depuis quelques décennies. À l'opposé, la propagande d'État sur tout le bien que les Russes ont fait pour les peuples « primitifs » de Sibérie ressort des textes de Skribnik et de Soktoev, le premier étant un illisible catalogue des institutions et des publications s'intéressant aux langues des « petits peuples » de Sibérie ». On trouve même dans cette partie, l'abrégé d'un texte (Tersis) déjà publié !

La deuxième partie est plus intéressante, malgré le fait que trois des textes sont géographiquement hors